

1944

oooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

3 janvier 1944

(Au verso d'une carte postale non timbrée représentant la piscine en plein air, municipale, de Toulouse, dite Le Rocher et sa Cascade, avec baigneurs et baigneuses dans l'eau)

Avec tous mes remerciements pour votre cadeau de Noël et mes vœux pour 1944.
Montherlant

oooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

19 janvier 1944

Je vous ai écrit un mot, aimable, en tous cas touché, aussitôt reçue votre lettre sur Fils de personne. Ne l'avez-vous pas reçu puisque vous me dites : « J'apprends que vous avez une otite » ?, alors que je vous le disais moi-même dans cette lettre ?

Je vais d'ailleurs mieux et peux sortir, mais suis encore assez vacillant... et à la diète, ce qui, en 1944, n'est pas très commode.

Month.

oooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly, 15 février 1944

Rilet,

Je vous ai écrit il y a deux jours mais j'ai envie de vous récrire.

J'essaie de faire l'ordre dans ma vie. Toujours.

Premier point : il me faut la célébrité. J'en reviens toujours là. Sans célébrité, rien à faire. Sans célébrité ma vie est bouchée. Il faut que j'aie autant de génie que vous et qu'on le sache.

Une fois célèbre, tout marchera. Eh certes, j'aurais pu épouser un imbécile à 20 ou 25 ans et traîner toute ma vie entre les gosses et les « devoirs ». Comme mes amies. Mais cela, je le voulais à aucun prix. Je ne regrette pas une seconde de ne l'avoir pas fait.

Quand je serai illustre, Rilet, c'est vous que j'épouserai. Et pas besoin de me tortiller les méninges pour ça : ça ira tout seul, indépendamment de moi et de vous. Je jouerai sur le velours. Il faut seulement la célébrité, cette célébrité qui serait ma plus forte passion même si vous n'existiez pas.

Je vous épouserai donc. Ce sera tout ? Non. Si vous le permettiez, j'aimerais pousser plus avant. Rilet, croyez-vous qu'un artiste puisse être monogame, strictement monogame ? Je ne le crois ni d'un homme ni d'une femme (quand ils sont artistes) ; c'est mensonge d'essayer de faire croire cela.

Vous, c'est entendu que vous aurez vos trois mois de vacances conjugales par an, cela me paraît nécessaire ; mieux indispensable. Mais moi ? Qu'est-ce que je ferai pendant les trois mois de vacances conjugales ? J'irais à la Bibliothèque ?

Mais, Rilet, je ne me vois pas du tout vous jurant une fidélité stricte et éternelle à moins que vous le fassiez vous-même à mon égard, ce qui me paraît impossible.

J'aime Drieu, comment le nier ? J'aime aussi mon admirateur aux haricots qui là-bas, dans les Bouches-du-Rhône, manie le sécateur tout en lisant vingt fois mon livre.

Je n'ajoute pas : « J'aime De Beer ». Non, lui, je ne l'aime pas, il y a tout de même des limites à ma braise intérieure. De Beer a le nez en trompette et certainement un peu de sang juif. Impossible. Mais Drieu. Mais l'admirateur aux haricots. Vous me forceriez de renoncer à eux ? Vous seriez l'époux tyrannique ? Je ne le pense pas et je me dis que dans ce cas, nous avons peut-être devant nous une vie exquise de liberté, de tendresse et de plaisirs. Les gens intelligents, les gens qui comprennent, Rilet, comme c'est agréable ! Mais songez que je reviens de loin. Ma respectable famille n'a pas du tout ces goûts, ni ces mœurs, que je sens poindre aujourd'hui si délicieusement en moi.

Mon admirateur a voulu voir La Reine morte jouée en ce moment dans le Midi. Il m'écrit que le public n'a rien compris et « est resté de glace ». Et il ajoute ceci : « Toutes les petites pimbêches de la salle ont tiqué sur les quelques phrases dures que vous savez et les hommes n'ont, dans l'ensemble, pas compris « la belle leçon de virilité, de civisme et de patriotisme ».

Mais au boulot !

A vous Rilet, je vous aime,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

29 février 44

Cher Rilet,

J'espère que le froid ne vous a pas enrhumé ! Je serais heureuse d'une petite nouvelle.

Demageot m'a envoyé sa note : 35 francs, ce n'est pas trop cher. Des 3.000 francs que m'avait donnés Jamet l'année dernière, il m'en reste 800.

Rilet, j'ai une idée. Ne voulez-vous pas que je vous confie les 800 francs ? Vous inviteriez Drieu à déjeuner, c'est tout naturel puisqu'il est votre ami et qu'il vous a lui-même invité. Mais vous m'inviteriez moi aussi (sans le lui dire). Cela aussi, c'est tout naturel. Ne suis-je pas votre amie ?

Si les 800 francs ne suffisaient pas (ça me paraît un peu maigre), eh bien, vous ajouteriez ce qui manque. Voilà mon idée, Rilet. Cela me ferait plaisir. Maintenant, vous ferez ce que vous voudrez.

J'ai des projets pleins la tête. D'abord ma place dans la littérature, c'est l'essentiel pardi, la clé qui m'ouvrira toutes les portes et c'est vraiment emmerdant que je n'y arrive pas plus vite ! Dieu merci, je sais aujourd'hui juger si un texte est bon ou mauvais et je récris patiemment mon roman jusqu'à ce qu'il me paraisse bon.

J'aurai donc deux œuvres sur lesquelles asseoir ma « gloire » : ce roman et mes « Sources ». C'est peu mais c'est suffisant, en principe. En principe. Je veux dire qu'il faut encore qu'« on » me découvre. « On », c'est-à-dire vous.

Je peux avoir tout le talent que je veux, Rilet, je n'arriverai à rien si vous ne me découvrez pas. Mais vous êtes mon ami. Je me dis que vous attendez la bonne occasion. Une fois connue, et connue avec grand honneur, mon livre sur vous pourra paraître. Pas avant : « A quoi bon ? »

Enfin, troisième point : si vous le voulez bien, je vous épouserai une fois digne de vous. Je ne vois pas qui je pourrais bien épouser d'autre. Vous ou personne.

Enfin, il y a un dernier point : si vous êtes d'accord, au lieu de donner des soirées et des dîners, nous irons tous deux (avec Drieu, j'aimerais bien) aux sources du Gange. Nous nous habillerions en Hindous pour ne pas être remarqués et nous ferions le pèlerinage mêlés à la foule.

Vous aimeriez ça, vous qui aimez le Montserrat. Et Drieu aussi. Et moi aussi qui déteste le Christianisme mais qui ne déteste pas la religion. Enfin, ça me paraît une idée magnifique.

A vous, Rilet, je vous aime,

Alice

Avez-vous lu le bouquin de del Vasto (1)? L'écriture n'est pas parfaite mais l'effet de fuite hors de cette Europe infernale, ça c'est parfait. Lisez-le.

Note (1) **Giuseppe Lanza di Trabia-Branciforte**, dit **Joseph Lanza del Vasto** ou plus couramment **Lanza del Vasto**, est un philosophe italien né le 29 septembre 1901 à San Vito dei Normanni dans les Pouilles et mort le 5 janvier 1981 à Elche de la Sierra, près d'Albacete. Militant de la paix chrétien, il a été un précurseur des mouvements de retour à la nature. Poète français, sculpteur et dessinateur, il est le fondateur des Communautés de l'Arche, répliques des ashrams de l'apôtre de la non-violence Gandhi.



Lanza del Vasto (1901-1981)

Alice Poirier à Henry de Montherlant

8 mars 1944

L'invasion menace, Rilet, l'horrible catastrophe finale où nous risquons de laisser notre peau. Permettez que nous nous voyions avant. Je serais inconsolable de mourir sans vous avoir donné le baiser final. Un peu le sentiment du chrétien qui risque de mourir sans l'extrême-onction. Pardonnez-moi ; vingt ans d'amour, c'est tout de même quelque chose !

Qui aime le plus profondément, de vous ou de moi ? En dépit des apparences, je crois que c'est vous (1). Je ne sais pas pourquoi je suis persuadée que vous m'aimez mieux que je vous aime (et pourtant je vous aime déjà bien !).

Je me dis que si je suis restée sage et droite pendant ces vingt ans, héroïquement fixée à mon amour pour vous, la raison n'était pas tellement vous, c'était la gloire, d'abord. Et puis c'était mon horreur, ma sainte abomination devant toute espèce de fléchissement. Je vous aimais de la plus haute pointe de moi-même.

Il fallait donc coûte que coûte rester fidèle à vous. En étant fidèle à vous, j'étais fidèle à moi. Je crois que c'est là la raison d'un si merveilleux et si inaltérable attachement.

De toutes façons, c'est quelque chose de beau et dont nous pouvons être fiers.

De Beer est brusquement silencieux. Sa femme l'aurait-elle mis à la raison ? J'imagine avec épouvante qu'elle est peut-être tombée sur une de mes lettres. Bien que je n'aie nulle visée inavouable à l'égard de De Beer, mes lettres ne sont pas faites pour être lues par les femmes de mes amis, autant que possible.

Quant à mon admirateur du Midi, ça va. Entièrement séduit par lesdites lettres. J'ai réussi avec lui ce que j'avais essayé, sans succès, avec vous ou avec Drieu. Par malheur, il est marié et je ne puis rien faire d'un homme marié. Jamais sa femme ne lui accordera les 3 mois de vacances conjugales, et même si elle les lui accordait, moi-même comment pourrais-je recommencer à reprendre les chaussettes paternelles après une semblable équipée ? Impossible.

Une femme mariée peut avoir des amants : moi pas, hélas !

A vous, Rilet,

Alice

P.S. Un petit coup de téléphone s.v.p. la prochaine fois que vous viendrez à la Bibliothèque. Samedi ? Moi, je n'y vais pas tous les jours.

Note : (1) Un trait vertical, au crayon rouge, de Montherlant tiré dans la marge.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

19 mars 1944

Cher Rilet,

Puisque l'invasion nous laisse du répit, j'aimerais causer un petit temps avec vous. Mon ami ! Vous qui comprenez, vous qui avez de la sympathie.

Il n'y a personne à la maison qui soit susceptible de comprendre. Ni mon frère, ni mon père, ni ma mère. Alors j'aime mieux ne rien dire, s'occuper des travaux du ménage et pour le reste faire semblant d'être idiote. Je n'ai que vous, Rilet, à qui je puisse dire mes embêtements.

Voilà. Je ne peux pas rester sans époux ou sans amant. Dans mon cas, sensible et passionnée comme je le suis, ça m'est totalement et absolument impossible.

Vous vous étonnez que ça ait duré jusqu'à aujourd'hui ? Mais j'avais soigneusement écarté toutes les tentations.

Et puis j'étais entièrement brûlée par cet espoir : je savais que j'écrirais un jour et que les gens viendraient. Ainsi donc me voilà à 43 ans pure et fraîche (oui ! fraîche) comme on l'est à 12 et en même temps d'une ardeur peu commune.

Que faire de cela ? Ma foi en l'immortalité, si puissante soit-elle, ne l'est pas assez pour me donner l'état d'âme « résignée ». Non, si j'ai la vocation religieuse, je ne l'ai tout de même qu'à moitié, je considérerais comme un désastre épouvantable d'y être forcée.

Il me faut donc soit me marier soit prendre un amant. Sans quoi je vais me dessécher, perdre ma gaïté, perdre mon talent, perdre tout. Ce serait épouvantable et absolument inadmissible.

Je ne suis pas faite pour être une vieille fille, moi Rilet, j'ai horreur de cela !

Mais prendre un amant, Rilet, et c'est ici que je voudrais que vous sympathisiez avec moi, prendre un amant, vous avez beau tourner la chose comme vous voulez, pour une fille pure, et propre, ce n'est pas très bien. Je méritais autre chose. Ma valeur, mon talent, mon attente héroïque me méritaient autre chose. Je voudrais que vous vous mettiez à ma place, mon ami, et que vous souffriez de mon mal.

Prendre un amant... mais c'est partager avec d'autres quand moi, je voudrais me mettre tout entière dans l'acte que je ferais la première fois et à fond.

Prendre un amant... mais c'est se dégrader, et moi qui voulais rester toujours sur ma hauteur, qui en ai eu le courage sublime d'y rester mes vingt ans de jeunesse ! Je peux difficilement me dégrader, Rilet, je me demande comment je pourrais bien faire ça. Mais si d'autre part je ne puis avoir qu'un amant, ou rien, comment accepter ce rien ?

Je suis embêtée et j'ai pensé que vous, mon ami, vous seriez embêté avec moi. Pardonnez-moi, Rilet.

La femme sans un homme qu'elle aime et qui l'aime, voyez-vous, c'est une sale situation. Croyez-vous que vous seriez vraiment si malheureux avec moi et que je vais être forcée de prendre un amant alors que vous eussiez été, vous, le meilleur et le plus aimé des époux ?

Mon ami Bret est en train de m'ouvrir les yeux sur l'âme virile. Il est marié à une charmante femme qu'il aime et voilà, entre autres choses, ce qu'il m'écrit : « Je donnerais ma vie pour ma femme et pourtant je la trompe sans remords, chaque fois que j'en trouve l'occasion. » Et cela encore : « Une femme, même intelligente et dont les ans ont à peine émoussé l'amour, comprendra difficilement que cet amour (dans le mariage), soit devenu à sens unique. » Et cela enfin : « Un homme normal est polygame. Dans le mariage, il aura donc le choix : a) soit de se refuser aux bonheurs qui s'offrent tout en jouant la comédie du bonheur conjugal ; b) soit d'être hypocrite le plus honnêtement possible. J'ai généralement choisi cette deuxième solution. »

A vous, Rilet, un petit coup de téléphone si vous venez à la B.N., s.v.p. ! On est tout le temps dans les caves mais j'ai un bouquin où j'apprends le russe.

Alice

Vous avez vu ce blockhaus dans la gare des Invalides et dehors ces drôles de machines de guerre sur roulettes ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Samedi midi, 22 mars 44

Cher Rilet,

Je vous téléphonerai (éventuellement) jeudi prochain à dix heures du soir pour avoir de vos nouvelles de votre compère-loriot.

Vous devriez le baigner plusieurs fois par jour à l'eau pure tiède pour le décongestionner.

Des trois livres que vous m'avez prêtés, j'ai déjà lu « Les Notes de la guerre sèche » (1). Voici la plus belle phrase que j'y ai trouvée, et que j'aurais pu signer, tellement le sentiment exprimé est semblable au mien. Devinez quelle phrase ? La voici : « Il y a une sorte de calme au milieu de l'affolement général qui n'est que l'esprit de contradiction, ou si l'on veut, le désir de se tirer du pair. Même s'il n'avait pas été brave naturellement, la force de son mépris pour ceux qui ne l'étaient pas l'aurait rendu brave. »

J'aime ces magnifiques éditions – moi qui n'ai pourtant aucune manie de collectionneuse. Mais à voir cette impression, ces dessins (j'aime beaucoup ces dessins) comment ne pas être séduite ? Qui achète ces éditions ? Je me dis que ce sont probablement des épiciers enrichis au marché noir (2) et qui sont incapables de goûter le texte aussi bien que les illustrations.

Cher Rilet, je pense à vous et plus intelligemment peut-être, avec moins d'illusions idiotes, que je pensais il y a 15 ans. Est-ce que nous serions plus heureux vous et moi, si nous étions mariés ? Moi, c'est évident, j'aurais un époux et un époux que j'aime (je ne sais pas si je vous aime physiquement, je suis incapable de m'en rendre compte, mais enfin je vous aime moralement, de cœur, et il me semble que je n'ai pas à m'inquiéter du reste, que le reste va de soi).

Mais maintenant vous Rilet, vous, est-ce que vous seriez plus heureux si vous étiez marié avec moi ? C'est ça la grosse question. Je me dis que vous êtes déjà très heureux comme vous l'êtes, qu'il est peut-être difficile que vous le soyez davantage.

Pourtant, supposez que je sois très intelligente, très habile, que je vous comprenne parfaitement, tout ce dont vous avez besoin (et surtout, tout ce dont vous n'avez pas besoin !), il est possible que je vous rende encore plus heureux que vous l'êtes maintenant.

Et c'est ça qui serait intéressant. Ne jamais rien demander, ne jamais avoir besoin de quelque chose. Mais être là, toute prête et toute joyeuse, si vous, vous aviez besoin. Sur cette base-là, peut-être pourrions-nous nous entendre.

Je traduis matériellement : « J'ai remarqué que vous aimiez votre chambre, que vous y teniez, que c'est là surtout que vous viviez, que vous ne voudriez en aucun cas que rien ne soit changé là. Votre chambre, c'est l'endroit où vous dormez, où vous lisez et où vous écrivez. Par conséquent, elle est taboue. » (3)

Jamais votre femme n'y touchera ni même n'y mettra les pieds. Tout le bonheur que vous avez actuellement peut donc vous être conservé. Nous arrangerions dans votre appartement qui est assez grand, je suppose, une chambre pour moi où, moi de mon côté aussi, j'aurais mes livres et mes choses que j'aime mais où, quand vous en auriez envie (et seulement dans ce cas), vous me retrouveriez.

Je ne veux rien de ce que vous ne voulez pas, Rilet, et de vos mille visages il n'y en a qu'un seul que j'aime : celui qui est plein d'amour et de don.

Or pour l'avoir, ce visage-là, il faut ne vous contraindre en rien. Le « devoir » ne vous va pas, pas plus qu'à moi. Pas de « devoir conjugal » entre nous, s.v.p. ; seulement quand vous voudrez et pas autrement. J'ai pris des habitudes de chasteté, vous pensez bien, et de solitude.

Il faut que vous me permettiez mon jardin, la bibliothèque et... un chat (mais ça vous le permettrez, n'est-ce pas ?)

Et munie de ces trois viatiques, je saurais attendre en souriant votre désir, si rare soit-il. Naturellement je ferais la cuisine pour nous deux et nous mangerions ensemble. Et je raccommoierais aussi vos chaussettes mais pour le reste, vous seriez libre et notre devise serait « quand et comme vous le voulez. » Réfléchissez.

Je pense que peut-être nous pourrions-nous entendre sur ces bases. Et puis quel plaisir de boucher le bec à ces idiots qui disent que vous êtes homosexuel ! (4) Je suis convaincue que vous adorez les femmes et que seuls les inconvénients horribles qu'elles amènent fait (*sic*) que vous en usez, peut-être rarement.

P.S. Faut-il demander l'argent de mon livre à Jamet ? C'est peut-être peu délicat, j'hésite. Enfin, conseillez-moi. Si je ne lui demande pas cet argent avant la catastrophe, je crains que je ne le verrai plus. Dites-moi ce qu'il faut faire.

A vous,

Alice

Notes : (1) **Notes de la guerre sèche : Somme, Oise - mai, juin 1940**, avec, gravés à l'eau-forte, des dessins de Roger Bezombes, Paris : Ed. littéraires de France, 1943.

Le récit de Montherlant est à la fois une narration de combats et une réflexion intime sur la guerre. Après un premier chapitre décrivant l'atmosphère parisienne à l'annonce du conflit, l'auteur rend compte des combats sur la Somme et l'Oise. L'impression est apocalyptique : des masses de civils en exode croisent les armées en déroute sous les bombardements allemands. L'écrivain-témoin attache une importance primordiale à sonder les sentiments intimes des soldats. Probablement replié au sud de la Loire, il arrive finalement dans une ville insouciance, à l'opposé de ce qu'il a pu vivre et voir. Il est pris à partie par la population et dénoncé comme "intellectuel", responsable de la défaite. Dans un dernier chapitre, Montherlant décrit l'angoisse d'un ami soldat qui cherche sa femme et ses enfants mais qui, lorsqu'il les retrouve, redevient individualiste et "embourgeoisé" : la famille apparaît ainsi comme une menace, parce que concurrente de l'amour de la Patrie. (Françoise Passera)

« Il s'agit d'un des plus beaux textes de Montherlant » (Henri de Meeûs)

(2) On retrouve dans cette appréciation matérialiste un des défauts d'Alice Poirier : jauger autrui en fonction de l'argent qu'il possède et tirer des conclusions hâtives ou fausses.

(3) Intéressante information donnée par Alice : c'est dans sa chambre que Montherlant vivait, dormait et travaillait. Cellule de moine ?

(4) Alice toujours impudique et impolie. Cette réflexion devait indisposer Montherlant. Pourquoi l'écrit-elle ? Pour le provoquer ou l'éloigner davantage ?

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

31 mars 1944

Rilet,

L'avril ! Je me sens un léger désir de votre présence réelle. Voir l'Ami, lui toucher la main... il me semble étonnant d'avoir un tel désir, moi qui d'ordinaire me contente de faire l'amour avec la plume.

Et puis, je voudrais toujours savoir si vous allez bien. Votre santé est ma grande inquiétude et quand je vous ai vu la dernière fois il y a 4 semaines à la Bibliothèque, j'allais courir chez vous pour demander de vos nouvelles. Conserver votre précieuse vie, Rilet, j'ai tant envie de jouir d'elle quand je serai enfin connue et digne de vous !

Je me sens de bonne humeur car j'ai tout de même, en un an, abattu 25 pages de mon roman et que ces 25 pages me semblent bonnes. A mon humble avis, c'est Sainte Thérèse d'Avila mais j'aimerais bien aussi avoir votre avis à vous. Il reste la dernière partie à écrire qui sera inspirée par Drieu. De façon très lointaine et très vague du reste, je prendrai uniquement à Drieu son obsession de la mort et d'une mort héroïque. Le reste est inventé.

Je voudrais que ce livre égale en qualité mon dernier, et soit en même temps plus accessible, qu'il ait plus de lecteurs. Mais l'anecdote qui constitue la première partie, devrait attirer les pipelettes. Je l'ai fait exprès (1). Ensuite, – juste vengeance ! –, nous roulerons les pipelettes dans l'héroïsme et dans la mort.

Ce livre devrait être le fruit magnifique de 20 ans d'amour avec vous. C'est un comprimé de joie et de souffrance que je donne à manger à d'autres après m'en être nourrie moi-même.

Cher Rilet, j'aime mon œuvre. Au fond, c'est ça qui fait à la fois mon travail et ma joie. Quand je suis gaie, et pleine d'entrain, et quand je chante, c'est à mon œuvre que je songe.

Et vous ? Eh bien vous, vous êtes la récompense de l'œuvre. Vous êtes la carotte au bout du fil, l'inaccessible Everest et dont j'approche chaque jour un peu plus à chaque demi-livre de talent que je gagne.

Je m'enivre de ce désir de vous obtenir à force de valeur comme on s'enivre de haschich. C'est un entraînement chez moi, un vice, j'ai de plus en plus faim à mesure que je crois vous gagner davantage.

Qui vous remplacerait dans ce rôle, ô Ami, je ne sais pas ce que vous êtes mais vous êtes irremplaçable.

Je découvre en moi des possibilités de plus en plus profondes, de plus en plus riches, à mesure que je vous désire davantage et que je ne vous obtiens toujours pas. *Quousque ascendam ?* Oui, jusqu'où ? Jusqu'à ce que je vous aie posé sur la tête ma couronne diamants (sic), les diamants de ma vertu et de ma valeur – et qu'il soit alors glorieux pour vous de me dire « oui ».

Le poison dans nos relations il y a dix ans, voyez-vous, Rilet, c'est qu'alors vous m'auriez peut-être dit « oui » mais par pitié et par devoir. Or la pitié et le devoir, c'est catastrophique pour l'amour, à aucun prix ! à aucun prix ! Je vous supplie de me dire « non » tant qu'il y a encore en vous la plus légère idée de devoir.

Je veux vous faire dire « oui » par bonheur, par fierté, par besoin éclatant de m'avoir à vous et à vous seul, et pour cela j'accumule prouesses de l'âme sur prouesses de l'âme.

Diable, il faudra bien que j'y parvienne !

A vous,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

8 mai 1943

Cher Rilet,

C'est aujourd'hui mon jour de naissance et je me souviens avec un peu de mélancolie que vous aviez 32 ans le jour où je vous ai vu pour la première fois et moi 28.

Aurions-nous été malheureux si nous nous étions mariés ? Je ne crois pas. Moi en tout cas pas, le bonheur m'eût empêchée d'écrire, mais le bonheur c'eût été mieux que d'écrire.

Et vous, vous auriez trouvé dans votre femme ce que tout homme noble aspire à trouver : l'égalité dans l'ordre du cœur. (L'homme noble veut une femme belle mais remarquez que sous la beauté, c'est ça en somme qu'il poursuit : une femme qui le comprend et l'approuve dans ce qu'il a de haut).

Bref, nous avons jeté à l'eau 15 ans de joie et cela par ma faute à moi : je vous ai emmerdé, Rilet, comme pas une, il faut bien que je le reconnaisse, j'ai littéralement collé à vous comme la limace à la coque du navire.

Je ne me console pas de cette stupidité. J'avais toutes les vertus mais il me manquait d'être habile.

Mais ce n'est pas pour vous dire cela, Rilet, que je vous écris. Je viens d'apprendre (en lisant « La Chronique de Paris » que vous veniez de publier un ouvrage : « *D'Aujourd'hui et de toujours* » et je suis extrêmement curieuse de le lire. J'imagine que vous n'avez pas beaucoup d'exemplaires mais peut-être voudriez-vous me donner à lire votre exemplaire à vous ? J'aimerais vous voir en même temps que j'aurai le bouquin : dites-moi où, chez vous ou à la Bibliothèque.

J'aime votre façon d'être ami, Rilet, je crois que mes autres amours étaient toutes des erreurs comparées à cet amour pour vous. Votre amitié, quelque chose me dit que c'est meilleur pour moi que si vous aviez du désir, que c'est précisément dans cette amitié-là qu'est chez vous le génie d'amour.

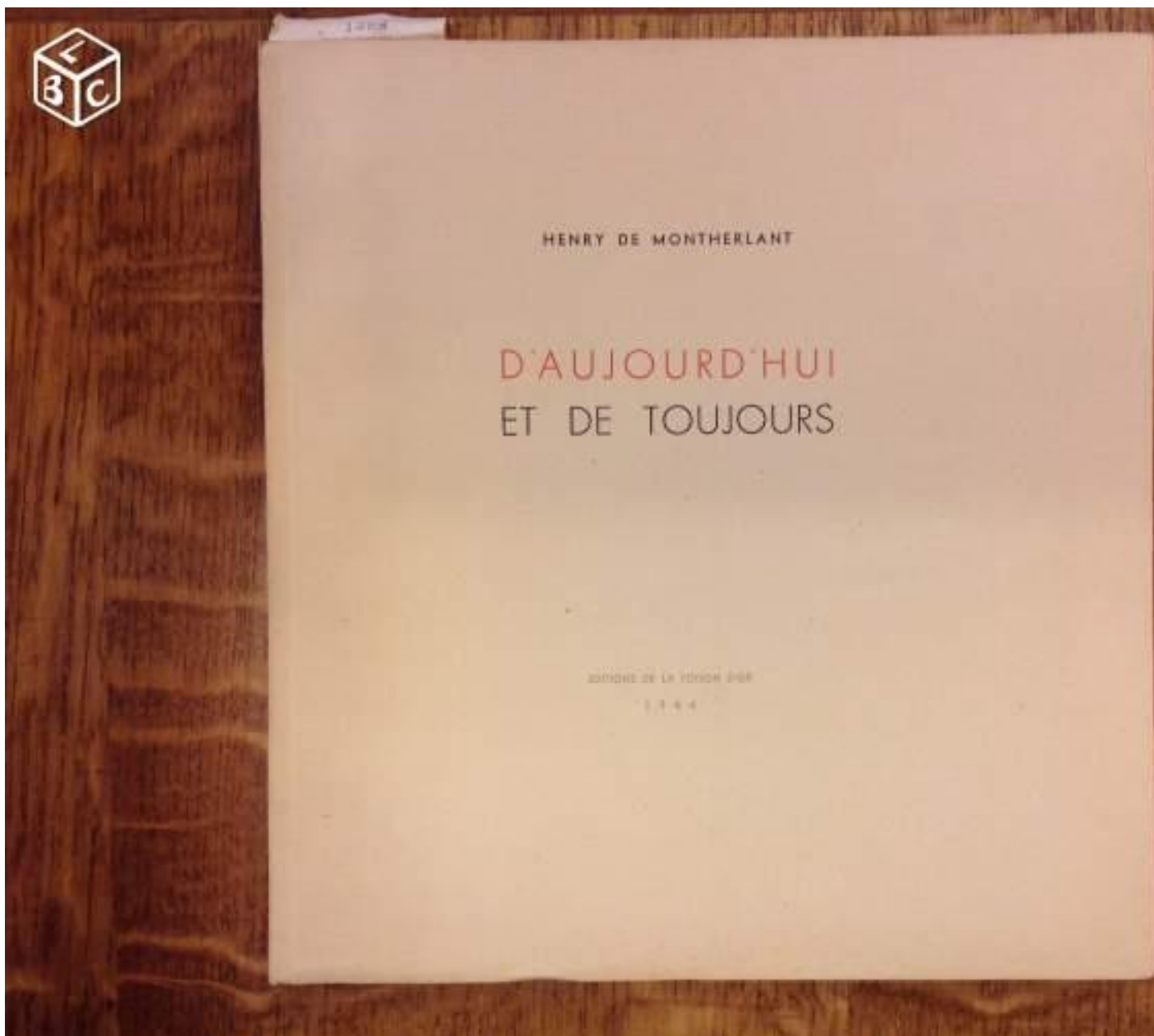
A vous,

Note : (1) **D'Aujourd'hui et de toujours, d'Henry de Montherlant**. Année : 1944, Artiste : Madeleine de Barbedor (1905-2001), Éditeur : Bruxelles, **Éditions de la Toison d'or**. Pour un livre publié à la fin de la guerre, *D'aujourd'hui et de toujours* de Henry de Montherlant donne sans doute une impression de luxe : d'un format royal, 30 centimètres par 30, il est imprimé sur un papier de bonne qualité et doté d'illustrations de Madeleine Barbedor. Barbedor était une artiste peintre française, élève du peintre paysagiste post-impresionniste Alfred Bastien, connu à l'époque, qui était directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Bruxelles. On sait peu de choses sur Barbedor : elle a exposé régulièrement à Paris, Nice et Menton, et il semble qu'elle aurait surtout peint beaucoup de nus. Les illustrations réalisées pour *D'aujourd'hui et de toujours* sont des têtes et bustes idéalisés, représentés au moyen d'une technique de dessin dans le style 'sfumato', dans des teintes grises. Barbedor a encore illustré un autre livre pour les Editions de la Toison d'or: *Abeille* d'Anatole France. *D'aujourd'hui et de toujours* n'est pas paru en France mais à Bruxelles, aux Editions de la Toison d'or (1944). **Pendant la guerre, l'édition française était assez florissante en Belgique**, même si l'occupant allemand essayait de brider la parution de livres français en faveur d'auteurs allemands ou de l'Europe septentrionale. Il y avait un énorme désir de lire et sur ce plan, les temps étaient favorables à la création d'une maison d'édition. **Les Editions de la Toison d'or** furent fondées le 25 mars 1941 par Edouard et Lucienne Didier, un couple mondain qui organisait déjà depuis les années trente des réunions de discussion informelles chez eux pour l'élite belge. Avant la guerre, les hôtes formaient une société extrêmement mêlée et politiquement bigarrée, de l'extrême gauche à l'extrême droite, et ils étaient originaires de toute l'Europe. Sur la liste des hôtes que tenait à jour Madame Didier figure également le nom de Henry de Montherlant. Outre *D'aujourd'hui et de toujours*, les Éditions de la Toison d'or publièrent également en 1944 un livre sur Montherlant: *Montherlant ou la guerre permanente* d'Emile Lecerf. L'auteur approfondit les idées et la moralité de Montherlant et notamment le développement de sa fameuse 'éthique de guerrier'. Les Editions de la Toison d'or firent paraître entre 1941 et 1944 quelques centaines de publications, réparties sur plusieurs séries: romans et nouvelles, 'témoignages', littérature flamande et étrangère, essais, livres d'histoire, 'les classiques' (réimpressions populaires en format de poche) et pièces de théâtre. Les éditions en langue française représentaient les trois quarts de la totalité des fonds d'édition, dont 33 livres d'auteurs français et 41 de Belges francophones. Malgré ce grand nombre de livres du propre sol, les choses finirent mal pour les Didier, qui fuirent vers Paris : leur maison d'édition et tous leurs biens furent saisis, et Edouard Didier fut condamné à mort par contumace, un des motifs étant qu'il aurait essayé d'encourager le public belge à lire des ouvrages 'germaniques'.

D'aujourd'hui et de toujours est un recueil de textes composés sous forme d'essais, de dialogues, de lettres et d'aphorismes. Montherlant y ventile ses opinions personnelles sur des sujets aussi divers que la famille, la patrie, les crimes et peines, aimer et être aimé, la signification de Goethe et la loterie nationale. Tout cela est écrit dans le style extrêmement précis et soigné que nous lui connaissons. Il y remémore également des souvenirs de Karl Heinz Bremer, qui traduisit pour lui des textes et qui, en tant que directeur adjoint de l'Institut allemand pendant la guerre, satisfaisait aux désirs de nombreux écrivains et intellectuels français. Juste avant la guerre, Bremer écrivit encore à Montherlant : 'La guerre ne pourra jamais changer l'ordre des véritables valeurs, qui sont des réalités qui ne dépendent pas des contingences'. Montherlant citait cette phrase en l'approuvant: ces paroles éclairaient en même temps sa propre attitude pendant la Seconde Guerre mondiale. On lui a toujours reproché son absence pendant cette période, et qui plus est, il figura après la guerre sur une liste d'écrivains collaborateurs. Bien qu'il ne fût pas un collaborateur, ce reproche n'était pas fait à tort. En 1941, il publia *Le solstice de Juin*, un texte qui fut mal pris par certains. Dans ce texte, il ne faisait pas mystère de son admiration pour la virilité et l'énergie de l'armée allemande. Il était d'avis que l'armée française démoralisée, mal armée et mal entraînée, avait été vaincue à juste titre en 1940 par un ennemi militairement et moralement supérieur. Et d'après Montherlant, qui était passionné par tout ce qui avait trait au sport, l'acceptation totale de la victoire des Allemands, après une défaite aussi cuisante, relevait simplement du 'fair play'. Il fut pourtant réhabilité (jamais condamné) peu après la guerre et en 1960, il fut même admis à l'Académie Française. En 1953, parut en livre de poche *Textes sous une occupation 1940-1944*: réimpression de textes que Montherlant avait écrits pendant l'Occupation. Plusieurs de ces textes sont issus *D'aujourd'hui et de toujours*, mais sans les illustrations. L'auteur n'écrivit pas dans la préface pourquoi il avait choisi justement tel ou tel texte, mais il précisa bien qu'il avait recueilli ces anciens textes comme un mourant qui appelle ses enfants à son chevet pour les regarder une dernière fois: « dans un sentiment d'amitié – chacun d'eux portant quelque chose du moment où il le conçut – et ensuite les éloigne ».

Description bibliographique : *D' Aujourd'hui et de toujours* / Henry de Montherlant ; ill. par Madeleine Barbedor. - Bruxelles : Éditions de la Toison d'or, 1944. - [69] p., ill. ; Imprimeur: H. Wellens & W. Godenne (Bruxelles) (texte), M. Vandezande (illustrations). Tirage: 2480 exemplaires Exemplaire: No. 1855 des 2300 sur papier vélin bouffant.





Alice Poirier à Henry de Montherlant

Solstice de Juin 1944,

Rilet,

Je suis triste de ne pas vous avoir donné de fraises de mon jardin. Hélas, il y en avait trop peu !

Je me demande si vous trouvez encore assez à manger : je me fais du tracàs à ce sujet. Et sûrement, vous n'avez fait aucune provision.

Gaston Derijcke (1) vient de m'envoyer le premier des Cahiers de la Roue Solaire (1) et sans doute vous l'a-t-il envoyé à vous aussi. J'aime que votre souvenir y soit si vivant. Le titre, d'abord. Et puis un article sur « Don Juan » où vous paraissez, un autre d'Emile Lecerf sur la « Reine morte ».

Gaston Derijcke m'a l'air de débecter vaillamment le christianisme et les « vertus » chrétiennes : à la bonne heure ! J'espère qu'il écrira aussi quelque chose sur moi.

On est obsédé par cette guerre. Je ne crois pas beaucoup à la vertu miraculeuse des « armes secrètes » et Drieu, dans son article de La Révolution nationale (2), ne paraît pas y croire beaucoup non plus. D'après lui, la guerre durerait bien encore quinze ans, ce que je ne crois tout de même pas.

Les Allemands ont dit que cette campagne de France serait « décisive » et c'est ce qui me fait croire (c'est la première fois que j'y crois !) à la fin prochaine.

Un point trouble pourtant : si les Allemands sont absolument sûrs et certains d'être battus (et il est clair qu'au cas où l'invasion échouerait, les Anglo-Américains « remettraient ça »), pourquoi la guerre continue-t-elle ? Comment une nation peut-elle se battre (et se battre de cette façon héroïque) en croyant à sa défaite ? Je crois d'ailleurs que tout tient à Hitler.

Hitler mort et l'Allemagne s'effondrerait instantanément.

Au revoir, Rilet, à bientôt j'espère. J'aime que vous aimiez les Allemands (3).

Alice.

Relu « Pasiphaé ». En somme, vous êtes de l'avis du Chœur : vous ne lui reprochez pas son acte mais uniquement de se faire des soucis sur son acte. « Son acte, selon vous, est bon ».

Note (1) **Gaston Derijcke**, (pseudonyme: **Claude Elsen, (1913-1975)**), né en Belgique en 1913 et mort en 1975 Journaliste et critique littéraire des années 30, poète et essayiste. Rédacteur de **Cassandra** jusqu'en 1944. A écrit en 1968 « Jean Paulhan, histoire d'une amitié » (Claude Elsen, 1968). Critique littéraire et de cinéma pour le Rouge et le Noir et les Beaux-Arts, et traducteur de 88 ouvrages de l'américain, de l'anglais et de l'espagnol. **Les Cahiers de la roue solaire** sont la revue éditée par la section wallonne de l'Ahnenerbe, l'institut de recherche raciale de la SS, à la fin de la guerre. (Sources : Wikipedia).

(2) **Révolution Nationale** est une revue collaborationniste française, organe du Mouvement social révolutionnaire. La revue a été lancée sous l'Occupation par différents journalistes gagnés à la cause allemande, parmi lesquels Lucien Combelle ou Jean Fontenoy. Cette publication est avant tout connue aujourd'hui pour les textes qu'y fit paraître Louis-Ferdinand Céline

(3) Montherlant n'avait **aucune sympathie pour les Nazis ni pour Hitler** (le « Jupiter à la mèche »), in **L'Equinoxe de septembre**, publié en décembre 1938, (Essais, Pléiade, p. 793 à 834). Il ne craint pas d'écrire à Alice Poirier le **1^{er} septembre 1939** : « Je crois que le monde n'aura la paix que lorsque le sublime emmerdeur Adolf sera déboulonné. » Cela n'empêche pas Montherlant d'aimer certains grands écrivains allemands, et parmi eux, Goethe. Pour mémoire : Montherlant fut un des rares grands écrivains européens qui souhaitaient que la France déclare la guerre à l'Allemagne dès 1938. Pour lui les *Accords de Munich* furent une pitoyable mascarade. La remarque d'Alice Poirier dans cette lettre est tout à fait déplacée. Dans quel but ? en 1944 ?

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 23 juillet 44

Rilet,

Je désirais vous voir : mais quel prétexte prendre ? Vous m'aviez dit, il y a trois semaines, que vous viendriez à la Bibliothèque « dans dix jours » et vous ne venez pas. Je me sens embêtée.

Faut-il donc que je vous voie tout le temps ? Non, certes, mais j'aspire au jour bien-aimé où je vous demanderais de devenir mon époux et où vous me direz « oui ».

Malheureusement, je suis si maladroite que je ne sais pas m'y prendre, que je remets toujours de fois en fois. Et quand les fois sont espacées d'un an...

Je suis sûre qu'une femme qui est honnête et qui est votre amie pourrait vous avoir comme époux, que vous n'avez pas de vraie objection contre cela. Ce ne serait pas l' « amour ». L' « amour », vous l'avez sans doute éprouvé à seize ans et vous ne l'éprouverez jamais plus. Mais ce serait quand même quelque chose d'agréable et de délicieux. On vous ferait des framboises au sucre, Rilet. Et vous auriez votre soupe au lait tous les soirs. Serait-ce l'amour pour moi ? Est-ce que vraiment je me figure que j'éprouverais quelque chose d'extraordinaire si je faisais l'amour avec vous ?

Réponse catégorique : non. Mais enfin, j'aurais un époux. Mais enfin, si, comme je le fais maintenant, je m'occupe de la maison, du moins je m'occuperais de la maison d'un époux. C'est jour et nuit, vous comprenez. Et puis, chante dans mon esprit cette phrase bien-aimée : « Une belle vie, c'est un rêve de jeunesse réalisé dans l'âge mûr. » Mon rêve de jeunesse, c'était de vous avoir pour époux.

Quant à l'amour, c'eût été Drieu. Mais Drieu n'a rien pour moi, pas même de l'amitié. Drieu voulait séduire, c'est tout.

Rilet, ne croyez-vous pas que nous pourrions faire de notre double déception d'amour encore un charmant bonheur ? C'est beaucoup surtout d'avoir de la sympathie et de l'admiration l'un pour l'autre comme nous en avons.

A vous,

Alice

P.S. Je n'ai plus trouvé de fruits et je suis désolée. Gardez-moi, si vous les avez encore, les deux paniers : je les reprendrai à l'occasion.



Montherlant dessiné par Mariano Andreu (1942)